

Quand Barrès « fait réponse » à Gide L'Ennemi des lois et le personnage d'André Maltère

par

JEAN-MICHEL WITTMANN

L'une des données caractéristiques de la production littéraire dans les années 1890 réside dans l'importance du dialogue instauré entre les écrivains, à travers des essais ou des articles publiés dans les très nombreuses revues littéraires de cette période, mais aussi à l'intérieur même de leurs œuvres, parfois présentées, sinon conçues comme des réponses à tel livre d'un confrère. Nombre de jeunes écrivains, tels Gide, Pierre Louÿs ou Jean de Tinan, ont alors conscience, suivant une formulation d'époque, de « faire réponse » à leurs devanciers immédiats¹. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide a jugé bon de rappeler ce contexte particulier, au moment d'évoquer ses débuts littéraires et la publication des *Cahiers d'André Walter* :

En ce temps-là les journaux étaient pleins de pressants appels à la jeunesse. Au *Devoir présent* de Paul Desjardins, il me semblait que mon livre faisait réponse².

Faire réponse, c'est prendre position dans le champ littéraire, affirmer ses options d'écrivain, en se ralliant à une certaine conception de la littérature. Susciter à son tour des réponses littéraires, dans ce contexte, c'est voir sa présence et son importance reconnues : rien qu'à ce titre, le fait que Barrès, « Prince de la jeunesse » à ce moment encore, ait choisi de

1. Sur ce point, nous renvoyons notamment à *Contre la décadence. Histoire de l'imagination française dans le roman. 1890-1914*, Paris : P.U.F, 1987, de Pierre Citti, auquel nous devons exprimer notre dette : c'est lui-même qui, lors de la soutenance de notre thèse de doctorat sur les « œuvres fin de siècle de Gide », a souligné l'importance de cette piste de réflexion, pour la littérature de cette période en général, et bien sûr pour Gide.

2. *Si le grain ne meurt, Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 524.

donner au héros de *L'Ennemi des lois* le nom d'André Maltère, déformation transparente du nom d'André Walter, mérite d'être souligné et constituée en soi un fait signifiant. Il n'est que de reconsidérer la situation respectivement des deux écrivains pour s'en persuader : immédiatement postérieur au *Culte du Moi*, *L'Ennemi des lois* paraît d'abord en feuilleton, dans *L'Écho de Paris*, le 24 septembre et le 20 octobre 1892, alors que Gide, jeune écrivain salué par quelques pairs prestigieux mais ignoré du public, vient tout juste d'abandonner la dépouille d'André Walter et de publier, sous son nom, dans *La Wallonie*, *Voyage sur L'Océan pathétique* et *Voyage vers une mer glaciale* qui, complétés par un « Prélude », formeront *Le Voyage d'Urien*³. Il n'en reste pas moins à déterminer dans quelle mesure le choix de ce nom, André Maltère, et cette référence intertextuelle aux *Cahiers d'André Walter*, commandent l'interprétation de cet *Ennemi des lois*, l'une des œuvres de Barrès les plus ouvertement ironiques et, pour cette raison même, l'une des plus ambiguës⁴.

S'en tenir à considérer le choix de ce nom pour un clin d'œil et un signe de reconnaissance adressé par un maître à un jeune écrivain qui, par son admiration, s'est d'abord placé dans la position d'un disciple potentiel, n'est pas concevable. Si Gide admire suffisamment Barrès, au moment des *Cahiers d'André Walter*, pour choisir l'éditeur de *Sous l'œil des Barbares* et d'*Un Homme libre*, son intérêt pour l'œuvre barrésienne, tout particulièrement pour le deuxième volume du *Culte*, transparait dans l'écriture même des *Cahiers* : voici le dialogue instauré *de facto* par le puîné et poursuivi logiquement par l'aîné. De plus, le roman de Barrès intègre deux autres personnages d'un roman contemporain, sans même déformer leurs noms, Adrien Sixte et Robert Greslou, les protagonistes du *Disciple* de Paul Bourget. Or, même si l'allusion aux personnages de Bourget a, plus certainement que l'allusion à Gide/Walter, la valeur d'un salut amical et même, dans ce cas précis, d'un hommage rendu par Barrès au maître qui lui-même a assuré son lancement littéraire, Sixte et Greslou, héros d'un roman à thèse, par lequel Bourget vise à dénoncer l'irresponsa-

3. *L'Ennemi des lois* et *Le Voyage d'Urien* paraîtront en volume la même année, en 1893, le premier chez Perrin, éditeur des *Cahiers d'André Walter* choisi par admiration pour le Barrès du *Culte*, le second à la Librairie de l'Art Indépendant.

4. Dans la *Revue bleue* du 26 novembre 1892, Émile Faguet estime que dans ce roman, « l'auteur, suivant son habitude, se moque un peu de son lecteur, de ses héros et de son sujet » ; ce jugement est rappelé par Vital Rambaud dans sa présentation de *L'Ennemi des lois*, dans Maurice Barrès, *Romans et Voyages* [volume I], Paris : Robert Laffont, « Bouquins », 1994, p. 263. Les références de pages indiquées pour les citations au roman de Barrès, dans la suite de l'article, renverront à cette édition.

bilité des intellectuels français, sont des figures trop signifiantes pour que leur présence relève d'un simple coup de chapeau entre deux auteurs réunis par une estime mutuelle. Il serait d'autant moins opportun de considérer leur présence de ce point de vue, qu'Adrien Sixte est présenté, dans *L'Ennemi des lois*, comme le parrain de Claire, appelée à devenir l'épouse d'André Maltère, à la fin du roman ; que, de plus, les heures passées en prison par André Maltère en compagnie de Claire sont explicitement comparées par Barrès « à l'idée, désormais classique, que nous nous faisons de la jeunesse de M. Renan, auprès de sa sœur Henriette » (EL, 291), Renan étant par ailleurs le « modèle » qui a inspiré la création de Sixte et le représentant du dilettantisme analysé et dénoncé par Bourget, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, comme l'une des données de la sensibilité moderne.

De plus, le mariage d'André Maltère et de Claire Pichon-Picard se fait « avec l'assistance de quelques intimes (le député Philippe, le viveur Casal, et pour Claire, le vieil Adrien Sixte) » (EL, 301), dont les noms renvoient à d'autres œuvres. Le député Philippe semble sorti tout droit du roman de Barrès immédiatement antérieur, *Le Jardin de Bérénice*, dernier volet du *Culte*, dans lequel l'égotiste reçoit ce prénom et se présente à la députation, où il est battu, au demeurant, comme Barrès lui-même, dont l'échec électoral à Neuilly précède immédiatement la publication de *L'Ennemi des lois*. Quant au viveur Casal, c'est sans nul doute la réincarnation de Raymond Casal, le personnage principal d'*Un Cœur de femme*, roman écrit par Bourget en 1890. Quelle importance faut-il accorder à ce « viveur Casal » ? La modification orthographique pourrait incliner à ne voir là qu'un nouveau salut amical. Dans *Un Cœur de femme*, cependant, Raymond Casal incarne un type, une posture, psychologique et sociale, résumée par cette étiquette, employée plusieurs fois par Bourget pour le qualifier, de « viveur ». Épicurien plus qu'égotiste, il renonce à cette posture pour l'amour d'une femme honorable, Madame de Tillières. Le caractère représentatif du personnage et son évolution même sont donc significatifs ; même s'il convient de ne pas exagérer l'importance d'un roman mondain et psychologique, assez conventionnel, comme *Un Cœur de femme*, ils peuvent conduire à voir dans cette nouvelle référence à Bourget la volonté de consacrer André Maltère comme le type du jeune homme, tel que les littérateurs le peignent en ce début des années 1890. Dans tous les cas, ces différents éléments confirment la présence signifiante de Gide et de Bourget, des *Cahiers d'André Walter* et du *Disciple*, dans *L'Ennemi des lois*, qui prend tout son sens dans le rapport établi, à l'intérieur même de ce roman, à une triade d'œuvres constituée par les *Cahiers*, *Le Disciple* et *Le Culte du Moi* (ou, plus particulièrement, *Le*

Jardin de Bérénice).

Même si Barrès vise, dans *L'Ennemi des lois*, soit à prolonger l'œuvre d'un autre et à la « relayer », soit à prendre ses distances, y compris par rapport à son propre livre, on se gardera pourtant, fâcheusement guidé par la suite de leurs carrières respectives, de répartir fonctionnellement les deux références extérieures, Gide et Bourget, dans une opposition trop schématique, un rejet face au premier et à son personnage, une sympathie par rapport aux idées défendues par le second. Ce dispositif intertextuel apparaît plutôt indissociable d'une relecture par Barrès de son œuvre postérieure, sinon le moyen d'une sorte d'autocritique, nécessairement ambivalente, qui lui permet (dans un mouvement, finalement, très gidien !) de la dépasser.

Que peut représenter André Walter aux yeux de Barrès et aux yeux du public qui va recevoir *L'Ennemi des lois* ? Jean Delay avait souligné que le premier héros gidien était incontestablement représentatif, suivant le vœu de son créateur, sans que l'on pût pourtant définir de quoi il l'était⁵ ! Les notes de Gide au moment d'écrire ses *Cahiers*, rendues accessibles à tous par la précieuse édition de Claude Martin, permettent de mieux cerner cette dimension du personnage, en éclairant le projet même du jeune écrivain. En publiant ces *Cahiers*, il s'agissait de répondre à un problème, présenté de manière emphatique et quelque peu confuse comme « moral, psychologique, pythagoricien et métaphysique⁶ ». Les *Cahiers* reprennent ainsi la problématique de l'homme sensible, telle que l'a élaborée Rousseau dans sa *Nouvelle Héloïse*, relayé par Goethe dans son *Werther*. Par son nom, mais aussi par ses origines bretonnes et allemandes, André Walter se présente comme le petit-fils spirituel de Werther, mais aussi de René, le jeune Gide, même s'il privilégie alors les termes de « problème » et surtout de « crise », entendant se faire l'écho du mal du siècle, tel qu'il sévit à son époque, presque cent ans après les soupirs de René. L'intertextualité participe ici d'une construction intellectuelle par laquelle Gide propose une réponse en même temps qu'il cerne le problème, celui d'une « vie intellectuelle [...] décuplée par les lectures⁷ », assortie d'un refus du corps et de la nature, typique de l'ima-

5. Voir Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, Paris : Gallimard, 1956, p. 489-90 ; Delay concluait son tour d'horizon du dossier de presse en remarquant : « Les critiques s'accordaient donc pour considérer le héros comme représentatif, mais ils ne s'accordaient pas sur ce qu'il représentait. »

6. *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, édition de Claude Martin, Paris : Gallimard, « Poésie », 1986, p. 187.

7. *Ibid.* p. 186.

ginaire propre à cette époque. C'est donc une analyse de la sensibilité propre au jeune homme fin de siècle, à la fin d'un siècle marqué intellectuellement et littérairement par le romantisme, que propose Gide dans son premier livre. On serait tenté de dire qu'il s'agit pour lui, sous une forme romanesque, de poser une question de « psychologie contemporaine », tant la problématique des *Cahiers* est, de ce point de vue, comparable à celle des *Essais de psychologie contemporaine*, dans lesquels Bourget fait le bilan du romantisme et analyse la manière dont il a informé et déformé la sensibilité moderne.

Névrose, dilettantisme intellectuel, ces données, qui sont au centre des analyses de Bourget, sont illustrées par le personnage d'André Walter, les *Cahiers* renvoyant finalement le portrait d'un jeune homme ou plutôt d'une sensibilité qu'*a posteriori*, par analogie avec d'autres personnages de l'époque, il faut définir comme typique de la fin du siècle. Or, parmi ces personnages, le rapprochement avec l'égotiste de *Sous l'œil des Barbares* et d'*Un Homme libre* s'impose particulièrement, en raison de l'intérêt particulier du jeune Gide pour *Le Culte du Moi*. Dans *Sous l'œil des Barbares*, le récit de la formation d'une sensibilité passe d'abord par l'analyse d'une culture, évoquée de manière critique par Barrès dans la première « concordance » :

Le jeune homme de qui je parle inscrivit de même son nom sur des troupes de sphinx qui légitimement appartenaient à des littérateurs français. Il s'enorgueillit d'étranges douleurs qu'il n'avait pas inventées.

On serait tenté de croire qu'il se donna, comme tous les jeunes esprits curieux, aux poésies de Heine, au *Thomas Graïndorge* de Taine, à *La Tentation de saint Antoine*, aux *Fleurs du Mal* [...] ⁸.

Pareille analyse vaudrait pour André Walter, comme vaudrait en grande partie pour les *Cahiers* le jugement de Bourget sur *Sous l'œil des Barbares*, qu'il inscrit dans la lignée de « René, Obermann, Adolphe » et qui « [en raison de son abstraction] peut revêtir des allures d'énigme au regard de ceux qui se représentent mal ce que doit être un lettré de vingt-cinq ans, en 1888, à Paris ⁹ ». Mettre en scène un André Maltère, parrainé implicitement par Philippe, le personnage du *Culte*, permet finalement à

8. *Sous l'œil des Barbares, Romans et Voyages* [volume I], *op. cit.*, p. 32.

9. Paul Bourget, « L'esthétique de l'observation », [*Journal des Débats*, 3 avril 1888], repris dans *Essais de psychologie contemporaine. Études littéraires*, édition établie et préfacée par André Guyaux, Paris : Gallimard, 1993, « Tel », p. 376-84. On lira avec intérêt le lien établi entre *Sous l'œil des Barbares* et *Werther*, la réflexion proposée sur le rapport entre la sensibilité factice déformée par un culture trop grande et trop précoce, et la question de l'impossible sincérité, récurrente chez Gide, plus encore que chez Barrès.

Barrès d'établir une distance critique par rapport à son œuvre ou à son propre personnage, sous couvert de critiquer le personnage d'un autre qui, du même coup, est implicitement consacré comme un épigone de l'égotiste. Ce n'est pas Gide qui est visé, mais Barrès lui-même à travers Gide, son égotiste à travers André Walter. La dimension « autocritique » du roman est à la fois amoindrie et renforcée par le relais représenté par le personnage gidien : en établissant un dialogue littéraire avec l'œuvre de Gide, dont on ne saurait prétendre, au demeurant, qu'il épuise le sens du roman, *L'Ennemi des lois* gagne sans doute en profondeur, mais aussi en ambiguïté. Si l'on admet l'hypothèse suivant laquelle cette intertextualité participe d'une prise de distance par rapport au personnage de Gide et par rapport à l'égotiste barrésien, qui n'a rien à voir avec une dénonciation ou avec ce que l'on entend habituellement par le terme de satire, il convient donc de cerner rapidement le contenu du roman de Barrès, en soulignant le rapport qu'il entretient, d'une manière générale, avec *Le Culte du Moi*.

À la fin du roman, le personnage de Claire précise le sens prêté par André Maltère à la notion de « loi », dont il est l'ennemi : « tout principe imposé par le moi général au moi particulier » (EL, 326). Cette formule résume le projet de tout le roman, revenir sur la question du moi et réfléchir sur les conditions de son épanouissement, en posant la question de son rapport avec la société dans laquelle il s'insère. Envisagé dans la continuité de l'œuvre barrésienne, le roman prolonge le *Culte*, puisque André Maltère entreprend une quête du moi, secondé par deux femmes, Marina et Claire, tout en annonçant la trilogie suivante, *Le Roman de l'énergie nationale*, où la question du moi, sans disparaître, sera subordonnée à l'interrogation sur le rapport entre l'individu et la collectivité.

Avec l'aide de Claire, André Maltère passe donc en revue les systèmes qui laissent entrevoir la possibilité d'une insertion harmonieuse du moi dans une collectivité, de Saint-Simon à Fourier, dont l'utopie s'organise, selon André, autour de notions, « l'ordre, [...] l'unité », centrales dans tous les romans de Barrès, en passant par Lassalle et Karl Marx, dont la « campagne pour le ventre » est interprétée comme « la défense du moi, l'effort à réaliser des conditions hors desquelles l'individu se diminue ou disparaît » (EL, 306). Chacun de ces systèmes fait l'objet d'une critique, dictée par le souci extrême porté par André Maltère à l'épanouissement du moi. Le système élaboré par Saint-Simon témoigne par exemple que son créateur « se préoccupait moins de collaborer au bonheur des hommes que de les grouper dans un bel organisme » (EL, 282) ; la société entrevue par les socialistes témoignerait, pour sa part, que « bien des crimes s'apprêtent contre l'individu », « au nom de l'humanité » (EL, 309). L'existence menée par Louis II de Bavière est pareillement envisagée

comme une tentative de culture du moi, mise en question par André Maltère : Louis II, qui a donné à sa chambre le nom du Tasse, « le grand poète qui ressentit jusqu'à la démence la difficulté d'accorder son moi au moi général » (EL, 313), se donne « passionnément à tout ce qui augmente et réjouit son être » (EL, 311), et apparaît du même coup comme le type de ces individus qui, « en tout temps, s'accommodèrent mal de collaborer au bonheur de la société » (EL, 311). Dans une phrase qui annonce les sentences des *Déracinés*, il est condamné comme « un monstre » et « un être qui, par définition, est en contradiction avec son milieu et sa race » (EL, 310).

Dans *L'Ennemi des lois*, Barrès ne condamne pas le culte du moi, mais cherche à en préciser les modalités. Il condamne en revanche l'individualisme, comme il le fera dans la trilogie suivante, sans renoncer pour autant à faire de l'épanouissement du moi et de son accomplissement sur un plan supérieur l'enjeu ultime d'un contrat social susceptible de sortir la nation française de la phase de dépression qu'elle traverse, en régénérant conjointement l'individu et la collectivité où il prend place. L'inscription du moi dans un ensemble, la recherche d'une transcendance, telles sont les questions qui sous-tendent les réflexions de *L'Ennemi des lois*. Secondé par Marina l'Orientale et Claire la cérébrale, André Maltère est appelé à emprunter la voie même que Philippe découvrait à la fin du *Jardin de Bérénice*. À travers l'évolution des trois personnages, Barrès condamne une fois de plus l'intelligence analytique, pour ériger la sensibilité en mode de connaissance. Il développe ainsi une thèse, déjà présente dans *Le Jardin de Bérénice*, suivant laquelle la sensibilité, épurée par le sentiment mélancolique de la finitude, ouvre la voie à une connaissance de l'instinct, assimilé au divin et à l'inconscient à la fin de ce roman : il s'agit de se fonder dans un ensemble, en s'inscrivant dans une tradition et en sachant écouter la voix d'un ordre et d'une harmonie que l'individu a le devoir et tout simplement l'intérêt, dans la logique de son propre développement, de préserver.

Sans doute les romans de Barrès s'accommodent-ils mal d'une analyse sommaire, qui, pour reprendre la terminologie de l'écrivain, en « dessèche le sens ». Une telle analyse doit cependant permettre de faire quelques remarques sur la présence d'un personnage inspiré par Gide, dans *L'Ennemi des lois*. En créant un André Maltère, Barrès met sur le devant de la scène un personnage qui se rapproche, au moins en apparence, du type de l'égotiste, individualiste et sceptique. Maltère est un dilettante, puisqu'il passe en revue différents systèmes, sans en privilégier aucun ; c'est aussi un épicurien intellectuel, puisqu'il y cherche tout ce qui peut orner sa sensibilité et enrichir celle de sa compagne en prison, Claire Pichon-Picard.

À ce niveau, André Maltère doit apparaître comme un avatar de l'homme libre, sinon comme son disciple, mais un disciple qui n'aurait pas su tirer toutes les conséquences de la soirée d'Haroué, dans *Un Homme libre*. Cependant, comme dans les volumes du *Culte*, Barrès ne brosse pas de son personnage un portrait statique, mais se fait l'historien d'une sensibilité en formation et décrit les étapes d'un apprentissage de la sensibilité et de l'intelligence, avec le mouvement de dépassement dialectique que cela comporte. Égotiste, André Maltère n'en condamne pas moins le monarque décadent, le « roi vierge ¹⁰ » ; dilettante, il examine pourtant différents systèmes pour définir sa vérité à lui et vérifier l'idée suivant laquelle, la raison pure étant impuissante, voire trompeuse, la sensibilité doit permettre à l'individu de se rattacher au souverain bien, à un ensemble qui le dépasse et lui prête force. Le traitement du personnage d'André Maltère échappe donc à une logique manichéenne : ennemi des lois, voué en réalité à les examiner et à les redéfinir, il ne saurait être du côté du bien ou du mal, suivant la perception commune. Comme tous les personnages barrésiens, il est le sujet d'un retournement dialectique et d'une opération de conversion, au terme de laquelle ses faiblesses présumées, liées à une sensibilité malade, ont finalement une chance d'apparaître comme des forces.

Le traitement du personnage de Sixte ne fait que confirmer cette interprétation. Le projet de Bourget, dans son roman, est d'exhorter les écrivains français à prendre conscience de leur responsabilité sociale et morale, en analysant, pour la condamner, l'irresponsabilité d'un intellectuel, Adrien Sixte, qui ressemble aux maîtres à penser de cette génération, à commencer par Renan. Dans le roman de Barrès, Sixte incarne encore cette irresponsabilité foncière. Il est à la fois l'intellectuel irresponsable et celui qui aurait tiré une mauvaise leçon du roman de Bourget, puisque ses déboires, contés dans *Le Disciple*, le conduisent au refus de toute responsabilité et non au souci d'exercer une influence de manière responsable : « Adrien Sixte depuis l'affreuse aventure de Robert Greslou, se refuse à conseiller aucun. » (*EL*, 272). Parrain de Claire Pichon-Picard, témoin à son mariage, sa présence contribue indirectement à faire de Maltère un personnage emblématique : l'ennemi des lois, le dilettante, le sceptique a trouvé, par cette alliance, le parrain qui lui convient. Il n'est que de penser à tel jugement de Bourget sur Renan, « un voluptueux amusé au jeu inefficace de sa pensée, indifférent au bien et au mal, et inca-

10. Titre d'un roman de Catulle Mendès consacré à Louis de Bavière, paru en 1881.

pable d'affirmation ¹¹ », directement applicable à cette réincarnation barrésienne de Sixte et, à travers lui, à André Maltère. Celui-ci pourtant est le disciple objectif d'un maître dont il va, au cours du roman, dépasser les leçons dans un mouvement dialectique. Dans *L'Ennemi des lois*, Claire, la filleule de Sixte, est une jeune femme cérébrale, qui découvrira et aidera Maltère à découvrir l'insuffisance de la raison pure et à se préserver des séductions d'une intelligence affûtée mais guettée par la vacuité, parce que désincarnée. Aussi bien ne faut-il pas méconnaître la phrase suivante laquelle « Nul ne doit être un maître, sinon celui qui ne parle pas. Mais le parleur, je veux dire celui qui a des opinions, qu'il se garde bien d'enseigner. » (EL, 328) Cette sentence a l'air de condamner la responsabilité assumée de l'écrivain et de promouvoir Sixte l'irresponsable en modèle ; en réalité, elle prend son sens dans ce même contexte d'une réaction anti-rationaliste qui conduit bel et bien Barrès à poser comme un principe de stabilité morale et intellectuelle le primat de la sensibilité, suivant une voie qui prolonge la critique de l'ingénieur Charles Martin dans *Le Jardin de Bérénice* et annonce l'idéologie exposée ensuite dans la trilogie du *Roman de l'énergie nationale*.

De manière très éclairante, *L'Ennemi des lois* s'ouvre sur le procès d'André Maltère, condamné pour avoir, en pleine vague d'attentats anarchistes, critiqué l'armée dans un article qui « affirmait l'à-propos d'une émancipation de l'individu, et prévoyait une sévère révision des divers articles du Contrat social » (EL, 267). En mettant en scène André Maltère et Adrien Sixte, Barrès organise le procès d'une culture et d'une sensibilité, dont André Walter et l'égotiste barrésien pourraient apparaître comme les parangons, sans renoncer à la présomption d'innocence. Anatole France voyait dans *L'Ennemi des lois* le « bréviaire du scepticisme et le livre de chevet du dilettantisme ¹² », mais le roman est en réalité l'examen méthodique et critique d'une posture, celle du dilettante, André Maltère n'étant ni un modèle, ni un « contre-modèle » traité sur le mode satirique. Par un mouvement qui lui est propre, Barrès juge les attitudes et les systèmes de son temps, en adoptant une attitude de distance ironique qui se traduit par le système énonciatif et le choix d'un personnage qui, par son nom, semble venir tout droit d'un autre univers romanesque.

Le dédain d'un personnage, désigné explicitement comme un

11. « La Correspondance de Renan et de Berthelot », p. 73. Le fait que ce jugement, extrait d'un article de 1898, soit postérieur à *L'Ennemi des lois*, n'enlève rien à la pertinence d'une formule qui s'inscrit dans la continuité de la réflexion de Bourget sur Renan, commencée bien avant.

12. *Le Temps*, 22 janvier 1893.

« snob », à l'encontre d'André Maltère, montre bien cette distance de Barrès par rapport à des attitudes socialement codées, en même temps que son souci de ne laisser qu'à lui-même le soin de faire la critique éventuelle de son personnage. Appelé à prononcer un jugement sur André Maltère, ce snob a ce mot dédaigneux : « Il déraisonne à la façon d'un enfant. Je lui crois parfois des fièvres paludéennes » (*EL*, 272). Ces fièvres paludéennes ne renvoient évidemment pas à *Paludes*, sensiblement postérieur à *L'Ennemi des lois*. Faut-il y voir une allusion aux aventures d'Urien et de ses compagnons sur la fangeuse et monotone Mer des sargasses ? Il n'est pas certain qu'au moment d'écrire *L'Ennemi*, Barrès ait déjà lu *La Wallonie*. Il est hautement probable, en revanche, que cette allusion aux fièvres paludéennes renvoie au *Jardin de Bérénice*. C'est sur la Tour Constance que Philippe, dans le dernier volume du *Culte*, contemplant les étendues paludéennes autour d'Aigues-Mortes, découvre une « admirable vision du divin dans le monde, [...] sous le nom d'inconscient ¹³ ». Dans cette perspective, cette allusion aux fièvres paludéennes aurait pour fonction de suggérer une première fois une filiation entre André Maltère et Philippe, le héros du *Jardin de Bérénice*, confirmée ensuite par la place de témoin occupée par le député Philippe, au mariage d'André Maltère.

Dans cette scène, le snob est clairement tourné en dérision : son dédain n'est pas censé être partagé par le lecteur. Or le snobisme est précisément une des ces attitudes, socialement marquées et historiquement datées, par rapport auxquelles Barrès adopte le parti d'une distance élégante. La posture d'André Maltère est mise sur la sellette et cependant implicitement réhabilitée, dès lors qu'elle est mise en question directement dans le roman, par une instance sociale, les juges ou les snobs de salon : comment ne pas penser à *Paludes* et à la manière dont Gide, qui fait apparemment une satire féroce de son esthète, le réhabilite précisément en le faisant dénigrer par des philistins comme Hubert, ou par des moralistes de salon ?

C'est, au demeurant, à bien d'autres rapprochements avec l'œuvre de Barrès qu'invite *Paludes*, sorte de pendant littéraire à *L'Ennemi des lois* dans l'œuvre de Gide, au moins en ceci qu'il poursuit ce dialogue littéraire entre les deux écrivains. Dans *Paludes*, comme dans *L'Ennemi des lois*, le livre qui sert de relais et de point d'articulation entre l'œuvre de Gide et celle de Barrès, c'est *Le Culte du moi* et, plus particulièrement, le troisième volet, *Le Jardin de Bérénice*. L'allusion au « beefsteack (selon Monsieur Barrès) ¹⁴ » renvoie, selon toute vraisemblance, à *Sous l'œil des*

13. *Le Jardin de Bérénice, Romans et Voyages* [volume I], *op. cit.*, p. 257.

14. *Paludes, Romans. Récits et soties*, Paris : Gallimard, Pléiade, 1958, p. 115.

Barbares et à une image qui tourne en dérision la capacité d'analyse de l'égotiste, en même temps qu'il cerne parfaitement, sur un plan symbolique, son combat difficile pour l'intégrité du moi, menacé par l'altérité : « Je vois distinctement de petits morceaux de rosbif qui bataillent hideux et rouges, dans mon tube digestif¹⁵. » Quant à la situation de Tityre dans sa tour entourée de marais, elle reprend exactement celle de Philippe, qui découvre « l'inconscient » sur la Tour Constance, à Aigues-Mortes. Comme Barrès avec André Maltère, Gide fait alors de son personnage un double ironique de l'égotiste barrésien. Plus nettement que dans *L'Ennemi des lois*, la posture incarnée par le personnage est mise en question, mais la satire reste ambiguë. La référence à Barrès s'amalgame, dans *Paludes*, avec la référence à des Esseintes et à Mallarmé pour nourrir la satire, tout en érigeant Tityre, personnage dérisoire, en véritable mythe de l'artiste intègre.

Même si ce dialogue littéraire est plus riche, plus complexe et plus nuancé que les éventuels jugements portés par Gide sur l'œuvre de Barrès, et réciproquement, il reste que, pour l'un comme pour l'autre, il nourrit finalement un dialogue avec soi-même et avec son œuvre propre. Tout lecteur de Gide sait bien que chacun de ses livres se nourrit du précédent, en le critiquant et en visant à le dépasser, sur un plan spirituel comme sur un plan littéraire. À l'encontre des idées reçues concernant l'œuvre et la personne de Barrès, il n'est peut-être pas inutile de souligner que la construction de l'œuvre barrésienne, au moins dans les trois volumes du *Culte* et jusqu'à *L'Ennemi des lois*, est régie, elle aussi, par le principe dynamique d'une critique et d'un approfondissement des livres précédents.

15. *Sous l'œil des Barbares*, op. cit., p. 78.

